

Comme vous devez le penser, je me mis vite à la recherche d'une voiture. J'eus la chance d'en trouver une au bout de la rue et j'arrivai à la gare presque en même temps que mes deux hommes.

Je fus d'abord un peu inquiet, car je n'avais qu'une trentaine de francs dans ma poche, somme insuffisante pour faire un voyage un peu long. Mais je me sentis rassuré en entendant le grand brun demander deux premières pour Nogent-l'Artaud. Je passai à mon tour au guichet où je pris modestement un billet de troisième.

— Bref, comme je vous l'ai dit, je suis en observation depuis midi, les yeux fixés sur ce café restaurant, où Jules Vincent et l'autre sont en train de déjeuner.

— Il faut que je vois ces deux hommes, dit Morlot.

Jardel lui toucha légèrement le bras.

— Vous voulez les voir ? dit-il, eh bien, regardez.

Aussitôt, Morlot laissa échapper un "oh !" de surprise, et un double éclair jaillit de ses yeux.

Dans l'individu aux moustaches noires, il venait de reconnaître Sosthène de Perny.

Le surlendemain de l'enterrement de madame de Perny, Sosthène avait reçu une lettre de Juliette. L'espionne lui écrivait :

" Nous venons d'arriver au château de Coulange. Madame la marquise est dans une tristesse profonde et paraît souffrir beaucoup. Je ne crois pas, pourtant, qu'il n'y ait en elle que la douleur d'avoir perdu sa mère. Elle tient décidément à ne pas se séparer de son coffret de cuivre, qui contient ce que vous savez. Elle l'a retiré du tiroir secret et l'a apporté à Coulange."

— C'est bon à savoir, se dit Sosthène.

Plus que jamais, avant de donner suite à ses idées de vengeance, il voulait s'emparer du manuscrit de la marquise.

Trois jours après, nouvelle lettre de Juliette.

" Nous attendons demain matin le comte de Sisterne, un ami intime de M. le marquis, lui disait-elle. Il restera trois ou quatre jours seulement à Coulange. M. le marquis, accompagné de Firmin, partira en même temps que lui pour faire un voyage de quinze jours dans le Midi."

" Il y a deux jours, M. le marquis et madame la marquise ont longuement causé ensemble. Ils ont parlé de vous ; malheureusement, tenue à distance par Firmin, qui a l'air de se défier de moi, il ne m'a pas été possible d'entendre ce qu'ils disaient."

Après avoir lu ces lignes, M. de Perny se mit à réfléchir. Puis, relevant brusquement la tête :

— Une pareille occasion ne se présentera probablement plus cette année ; il ne faut pas la laisser échapper, murmura-t-il sourdement.

Il songea dès lors, au moyen qu'il devait employer pour s'introduire secrètement dans le château de Coulange, afin d'enlever le coffret.

Un associé lui était nécessaire. Il avait sous la main Armand Des Grolles. Il envoya un mot à ce dernier pour le prévenir de se tenir prêt à faire avec lui une première campagne.

Afin de pouvoir voyager avec Des Grolles et pour qu'il lui fût possible de jouer le rôle qui lui était destiné, il lui acheta un vêtement complet dans une maison de confections. C'est ce vêtement que Jardel avait vu sous son bras lorsqu'il descendit de voiture devant le garni de la rue Saint-Sauveur. Dès la veille, un chapeau et une paire de bottes avaient été adressés à Jules Vincent. C'est ainsi que Des Grolles, selon l'expression de Jardel, s'était trouvé métamorphosé.

Comme nous l'avons dit, Sosthène et Des Grolles venaient de sortir du café-restaurant. Marchant tout près l'un de l'autre, ils causaient à voix basse, continuant sans doute une conversation commencée dans un salon du restaurateur.

Morlot, le front plissé, soucieux et sombre, les suivait du regard, en tordant fiévreusement son épaisse moustache.

— Qu'est-ce que cela signifie ? se disait-il. Que viennent faire ici ces deux hommes ? Comment se connaissent-ils ? Evidemment, ils ont une idée. Quand deux coquins se réunissent, c'est qu'ils complotent quelque forfait.

Les deux hommes s'éloignaient ; ils étaient déjà loin, ils venaient de s'engager sur une route allant dans la direction de Coulange.

— Tonnerre ! gronda sourdement Morlot, est-ce que M. de Perny voudrait renouveler au château de Coulange, la scène du pavillon des Ternes ? Oh ! oh ! continua-t-il en se parlant à lui-même, il se trame quelque chose qui mérite que l'on s'en occupe.

Et se tournant brusquement vers son compagnon :

— Jardel, lui dit-il, vous avez bien fait de m'arrêter tout à l'heure ; si je ne me trompe point, nous n'allons pas perdre notre temps ici.

— Qu'est-ce que nous allons faire ?

— Suivre les deux hommes.

— Et après ?

— Nous verrons ce qu'ils feront et nous agirons en conséquence.

— On dirait que vous savez où ils vont ?

— Je crois le savoir. Si, comme je le suppose, ils se dirigent vers

le château de Coulange, qui se trouve à quelques kilomètres d'ici, nous aurons cette nuit une rude besogne. Avez-vous des armes ?

— Oui, mon revolver.

— C'est bien.

— Vous croyez donc à une préméditation de vol ?

— Je ne peux rien dire encore ; mais, avec des gens de cette espèce on peut tout admettre.

— Alors, monsieur Morlot, ne les perdons pas de vue.

— Soyez tranquille. Je connais probablement mieux qu'eux les chemins qu'ils vont prendre. Néanmoins, mettons-nous en route. Dès que nous serons là-bas, au-dessus de la montée qu'ils atteignent en ce moment, nous ne nous connaissons pas et nous ne sommes plus ensemble.

— J'ai compris.

— Vous marchez devant moi, cinquante pas en avant.

— Oui.

— Je suis à peu près certain que les deux hommes se sépareront. Le sieur Jules Vincent vous appartient, c'est lui que vous suivrez ; j'aurai l'œil sur l'autre.

— Où nous retrouverons-nous ?

— Au lieu du rendez-vous des deux hommes.

Après deux heures de marche, Sosthène et Des Grolles, que les deux agents suivaient de loin, se séparèrent. Pendant que Des Grolles se dirigeait rapidement vers le château, en suivant le bord de l'eau, M. de Perny revint sur ses pas, comme s'il eût l'intention de se rendre aux Loches. Il se croisa avec Jardel sans concevoir le moindre soupçon. Il le prit tout simplement pour un voyageur.

Quant à Morlot, il s'était jeté dans un chemin couvert en gagnant un petit monticule, agrémenté de buissons, d'où il espérait pouvoir observer les mouvements de Sosthène sans être aperçu.

En effet, au bout d'un instant M. de Perny quitta la route ; puis, après avoir fait vingt-cinq ou trente pas sur la lisière d'un petit bois, Morlot le vit s'arrêter et se coucher dans l'herbe au pied d'un frêne.

— Nous allons rester ici assez longtemps, se dit-il ; reposons-nous. J'aurais peut-être mieux fait de suivre l'autre, ajouta-t-il en se grattant l'oreille.

Bien qu'il eût confiance dans l'habileté de Jardel, il n'était pas complètement rassuré.

La nuit vint.

Alors Morlot sortit des buissons au milieu desquels il s'était caché et glissa en bas du talus. Sans faire aucun bruit, en rampant sur le sol comme un lézard, il se rapprocha de l'endroit où Sosthène s'était étendu sur l'herbe. Maintenant, l'oreille collée contre terre, M. de Perny ne pouvait plus faire un mouvement sans qu'il l'entendit.

Au bout de quelques minutes, un bruit sourd, accompagné de petits craquements d'herbes, de feuilles et de tiges broyées sous le pied, annonçait à Morlot que Sosthène venait de se lever et qu'il marchait vers la route. Il se dressa sur ses jambes.

— Le misérable ! que va-t-il faire ? se demanda-t-il.

Il laissa à Sosthène le temps de gagner sur lui une cinquantaine de pas et il s'élança sur ses traces. Sosthène marchait rapidement contre le mur du parc. Morlot n'apercevait sa silhouette que par instant, lorsque les longues branches qui se penchaient sur le chemin ne l'enveloppaient pas de leur ombre.

Soudain, au lieu d'une silhouette d'homme, il en vit deux, et toutes deux disparurent en même temps. Un instant après il arriva à cette porte du parc dont nous avons eu l'occasion de parler plusieurs fois déjà.

— Ah ! je comprends, se dit-il, l'un ou l'autre avait la clef de cette porte ; ils sont entrés dans le parc.

Il approcha son oreille de la porte et écouta. Il n'entendit rien. Du reste, le bruit que faisait le vent dans le feuillage suffisait pour l'empêcher d'entendre.

Il examina la serrure et reconnut que la porte avait été refermée à clef.

Alors il se retourna et son regard inquiet chercha Jardel. Jardel n'était pas loin ; il venait de se détacher du tronc d'un vieux saule et marchait vers Morlot. Celui-ci fit la moitié du chemin.

— Vite, vite, qu'avez-vous vu ? que savez-vous ? demanda-t-il dès qu'il eut rejoint son compagnon.

— L'homme a sonné hardiment à une des portes d'entrée du château, près de la grille.

— Un domestique lui a ouvert et il est entré. Il n'a reparu qu'au bout de vingt minutes. Je m'étais couché au bord de l'eau, à l'ombre, en face de la grille. J'avais l'air de dormir, mais je tenais mes yeux ouverts. Une femme s'était donné la peine de le reconduire.

— Ah ! ah ! une femme, fit Morlot. Est-elle jeune ou vieille, cette femme ?

— Elle n'a certainement pas trente ans. Elle est brune, grande et m'a paru assez belle.

Un éclair sillonna le regard de Morlot.